

appropriée, et produirait un effet à condition d'être faite gentiment, courtoisement, sans expressions dures ni termes indignés, sans enfler la voix, ce qui serait en affaiblir l'effet. » (*Ibid.*, p. 215) Avec l'encouragement du P. Allo, Journet rédigera sa brochure *Quelques réflexions sur La vie de Jésus au point de vue psychologique et psychanalytique de M. Le pasteur Georges Berguer*, 1920.

Citons encore ces lignes du P. Allo à propos du stoïcisme, qui avait attiré Journet : « Il ne me fait pas peur, mais je me méfie beaucoup de sa direction de conscience. Parce qu'il fige les gens dans une attitude d'estime d'eux-mêmes qui les empêche de porter leurs regards jusqu'au fond. Il a eu de belles âmes, comme Épictète et Marc-Aurèle, que j'aime, mais qu'on ne peut disculper d'orgueil inconscient. On peut passer à leur école comme à une étape, pour gagner le sentiment d'indépendance des niaiseries, et se cuirasser contre les contrariétés quotidiennes ; mais si on ne les dépasse pas, rien n'est fait. Car il n'y a pas, au fond, d'esprit plus opposé à celui du christianisme. Leur métaphysique ne vaut rien, et leur optimisme, leur soumission à leur Providence – qu'ils ne sauraient, avec un peu de critique, considérer comme le Père, comme le vrai Dieu bon –, c'est une commande, une gageure ; ils suppriment, en refusant de la regarder, une grande partie de la réalité, qui ruinerait leur optimisme et leur sentiment d'indépendance ; et, s'ils chantent Dieu quand même comme l'excellent Épictète, – leur Dieu indifférent, froid et mauvais – c'est qu'ils se sont noblement monté le cou, comme beaucoup d'autres artistes idéalistes, ou bien que, sous ce fantôme, ils entrevoient le vrai Dieu, le nôtre, bien différent de celui de leur théorie. » (p. 191)

MICHEL CAGIN, OSB

SAMUELE PINNA, *Meditazioni sul Concilio. Una lettura del Vaticano II con Benedetto XVI*, Presentazione di Piero Viotto, Aracne Editrice, Roma, 2015, 152 p.

*Arbor Historiae* est le nom de la collection d'études que *Méditations sur le Concile* inaugure chez l'éditeur Aracne. L'image de l'arbre, choisie justement pour représenter idéalement et pour illustrer graphiquement le nom de la collection qui accueillera des études d'histoire de l'Église, peut en un certain sens représenter aussi l'image de l'Église, comme s'il s'agissait d'un *arbor Ecclesiae*, d'une vigne féconde qui, dans ses racines solides et dans ses ramifications touffues, s'étend inséparablement partout ailleurs dans l'histoire de l'homme.

Les *Meditazioni sul Concilio* s'occupent d'une branche bien précise de cet arbre. D'une branche importante, noueuse, certainement riche en feuilles, mais rien d'autre qu'une branche. Nous relevons ainsi déjà une première vertu de ce petit volume : l'équilibre constant avec lequel l'Auteur aborde et interprète le Concile Vatican II, en le relisant notamment comme *un* concile, contrairement à certains essais contemporains oubliant trop facilement qu'il a été précédé par vingt et un autres conciles qu'il n'a pas révoqués. En fait, l'Auteur lui-même fait justement allusion, en ce qui concerne le Concile Vatican II, à des « interprétations de "signe opposé" », à des « lectures et des contributions d'orientations différentes » qui « se succèdent périodiquement », d'où proviennent « des visions presque totalement "idéologiques" » (p. 18).

Or la raison de l'équilibre dont le présent essai peut se vanter est déjà indiquée par l'Auteur dans le sous-titre « *Una lettura del Vaticano II con Benedetto XVI* », à savoir dans le choix d'un guide digne de foi, tel un Virgile fiable auprès de Dante, capable de nous accompagner dans le voyage à travers l'abondance des écrits

conciliaires. L'Auteur se présente profondément enraciné dans la solide Tradition de l'Église et ne se laisse pas dévier par les brises sinieuses et attrayantes qui soufflent de temps en temps et qui abandonnent le navigateur improvisé dans un calme absolu ou le poussent dans des ouragans dévastateurs.

Le philosophe italien Piero Viotto le relève clairement dans sa *Présentation* de l'essai : « Un théologien, lorsqu'il est véritable théologien, ne peut pas être un conservateur ou un progressiste, car son savoir concerne l'être de Dieu qui, même lorsqu'il se manifeste dans l'histoire, ne peut pas se résoudre dans le devenir, parce que c'est toujours l'être de Dieu qui se révèle, même si, en Se révélant, Il accepte les conditionnements de l'histoire humaine pour se manifester à l'homme et se faire comprendre. Les théologiens conservateurs ou progressistes se limitent à étudier ces conditionnements, psychologiques et sociologiques, à en faire l'herméneutique et perdent ainsi de vue leur vrai devoir qui est la contemplation de Dieu. » (p. 13) Et il poursuit : « Le livre que l'abbé Samuele Pinna consacre au Concile Vatican II, à travers une analyse soignée des écrits de Joseph Ratzinger-Benoît XVI, n'est pas un traité de théologie et même pas un livre d'histoire, mais une méditation sur l'événement du Concile, qui exprime, dans l'Église, la communion dans la foi des croyants. » (*ibidem*)

Cependant, par *méditation* il ne faut pas entendre un discours édifiant occasionné par une analyse du Concile. Il s'agit plutôt d'une enquête qui « lit et évalue – affirme encore Piero Viotto – les événements du Concile » et d'un « excellent instrument de travail » (p. 16) permettant de pénétrer dans les documents conciliaires à travers les écrits de celui qui en a été l'un des acteurs et même des réalisateurs.

Le voyage auquel je faisais allusion, et dans lequel nous accompagnons l'Auteur, est

cadencé par trois étapes qui correspondent aux trois parties qui composent l'essai : la première partie, après une brève reconstruction de l'histoire du Concile (ch. 1), examine attentivement la question "herméneutique" (ch. 2), en reprenant et en expliquant le concept de Tradition, en explicitant le lien intrinsèque qui la relie au Concile et en clarifiant des termes et des expressions qui sont souvent reçus de manière acritique ou mal compris, tels que "mise à jour", "caractère pastoral", "dogme", "théologie".

La deuxième partie, qui constitue le cœur du livre, est consacrée à l'analyse des Constitutions conciliaires (*Sacrosanctum Concilium*, ch. 1 ; *Lumen Gentium*, ch. 2 ; *Dei Verbum*, ch. 3 ; *Gaudium et spes*, ch. 4), définies comme des « points cardinaux de la boussole capable de nous orienter » (p. 21). Enfin, la troisième partie, *Orientamenti conclusivi*, est dédiée à l'analyse de la nature de l'Église, « cœur de la discussion conciliaire » (p. 129), « thème central du Concile et lieu où l'on observe la racine de la "crise" de la foi catholique, mais aussi son renouveau » (*ibidem*).

L'Auteur manifeste ici la partialité et l'insuffisance d'une approche uniquement phénoménologique et sociologique pour saisir la réalité intime de l'Église, dont la foi seule constitue le critère valable (p. 129) pour la comprendre comme Mystère (p. 132). Le thème de l'Église, donc, se révèle en ces dernières réflexions passionnées, non seulement comme le "cœur de la discussion conciliaire" (p. 129), mais aussi comme le véritable noyau thématique de tout l'essai, ainsi que l'exergue ouvrant le volume l'anticipe clairement : « L'Église n'a pas besoin aujourd'hui de nouveaux réformateurs. L'Église a besoin de nouveaux saints. » (Jean-Paul II)

C'est exactement à la sainteté et à la sainteté de l'Église que Pinna consacre ses toutes dernières réflexions. On trouve là un mérite ultérieur de son analyse :

contrairement à ce qu'une certaine théologie tend à soutenir, la fidélité de l'Épouse du Christ n'y est pas mise en question. « En effet – affirme l'Auteur – la sainteté est une qualité essentielle [...] de l'Église. » (p. 141-142) Face à une telle affirmation, les partisans tenaces d'une Église pécheresse seront probablement contrariés, ceux mêmes qui peut-être se réclament à la fois de l'ancien et toujours valide adage *Ecclesia semper reformanda*. C'est justement à propos de la centralité de la vie de foi pour saisir l'essence de l'Église et aidant le baptisé à se reconnaître pécheur, que l'Auteur écrit : « La foi même, en toute sa grandeur et son ampleur, est donc toujours à nouveau la réforme essentielle de ce dont nous avons besoin. » (p. 144) L'Auteur semble donc relire l'expression *réforme de l'Église* en interprétant le complément *de l'Église* comme un génitif subjectif : ce n'est pas tellement l'Église à devoir être réformée – on dirait aujourd'hui : « être mise à jour » – mais c'est plutôt l'Église elle-même qui doit être présentée comme l'auteur de la véritable réforme. La réforme de l'Église serait donc une œuvre propre de l'Église. Mais dans quelle mesure peut-elle opérer cette réforme ? Dans la mesure où – écrit Pinna – « elle est toute relative à son Seigneur » (*ibidem*). En effet, « sans ce rapport vital, elle perdrait sa consistance et égarerait son identité propre. Pour expliquer cette union indissoluble entre le Christ et l'Église, Saint Ambroise a fait recours à une image suggestive : l'Église est comme la lune, et la lune est *mysterium* car elle est signe du Christ et de son Église : "L'Église brille non pas de sa lumière propre, mais de celle du Christ et prend sa splendeur du Soleil de justice, de telle sorte qu'elle peut dire : 'Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est le Christ qui vit en moi' (Ga 2,20)". » (p. 144-145)

DAVIDE RISERBATO

REYNAL SOREL, *Dictionnaire du paganisme grec. Notions et débats autour de l'époque classique*, Paris, Belles-Lettres, 2013, 513 p.

Une centaine de notices bien choisies, bien ciblées, font entrer le lecteur dans l'essence du paganisme grec, tel qu'il s'est manifesté dans la pluralité de ses manifestations, de ses dieux, de ses panthéons et de ses cultes. Ce bain dans le pluriel est bien ce qu'il y a de plus caractéristique chez les anciens Grecs, avec toutes les conséquences que cela comporte : une ambivalence fondamentale entre puissance et inconsistance des dieux, entre doute et inconnaissance humaine, entre sagesse et démesure.

Comme l'écrit Reynal Sorel, « un fatras d'impressions, d'interrogations, d'indignations, mais aussi de soumissions. Tout y est aliénant, jusqu'à réduire les dieux à n'être qu'une somme fragmentée d'épithètes effeuillées touche par touche aux quatre coins des terres hellènes en autant de cultes particuliers rendus dans des sanctuaires qui s'ignorent entre eux. C'est cela le polythéisme : la dissection par amputation de la pleine manifestation d'un dieu » (p. 15-16).

Ce n'est pas un énième dictionnaire de la « civilisation grecque » ou de sa « culture » que Reynal Sorel a voulu composer, et encore moins, dit-il, un dictionnaire de la « religion grecque » ; mais il a tenté de « rendre au paganisme ce qu'il fut : l'inconnaissance humaine et de l'inconsistance divine. Pas de dogme. Une telle absence laisse un certain champ libre que ce dictionnaire souhaite arpenter » (p. 17).

D'Abandon des dieux à Virginité, en passant par Ambivalence, Attente, Colère, Don, Inconsistance, Invention, Prison, Souffrance et Mort des dieux, Agnosticisme et Anthropomorphisme, Bouc émissaire et Châtiments, Cosmogonies et

Métempsychose, Sacrifices et Purifications, Droits des gens et Citoyenneté, Inceste et Prostitution, Différence des sexes et Homosexualité, Épiphanies et Initiations, pour ne donner que quelques exemples, Reynal Sorel montre au fil des pages comment, dans le paganisme, « s'imbriquent inséparablement les deux administrations du sacré et de la cité, et comment il a fait naître des attitudes mentales et gestuelles spécifiques qu'il expose de manière aussi vivante qu'originale.

Comme l'écrit très justement Jean-François Mattéi en introduction, « il n'existait pas d'ouvrage général qui traitât de la vision grecque de la condition humaine en matière de croyance religieuse, d'institution politique et de vie sociale qui renverrait à ce que les Chrétiens ont entendu tardivement par le "paganisme". Nous croyons parfois être débarrassé du point de vue chrétien, mais notre regard sur la Grèce demeure celui d'une culture qui s'est établie contre un monde révolu qualifié de "païen" ».

Une orientation bibliographique générale, un index des personnages historiques, divinités et héros complètent cet excellent dictionnaire dont l'importance et l'actualité sont évidentes dans une société qui revendique toujours plus violemment sa libération d'avec la vision chrétienne du monde et du sens de la vie humaine.

JEAN BOREL

THIERRY-DOMINIQUE HUMBRECHT, o.p., *Éloge de l'action politique*, Parole et Silence, Paris, 2015, 206 p.

Croire à la parole politique, contre sa dévaluation. Croire à l'action politique, contre les exténués de l'avenir, inutiles aux autres. Croire à l'idéal politique, contre l'illusion adolescente de vouloir tout de suite changer le monde, voilà ce que défend vigoureusement Thierry-Dominique Humbrecht, soucieux de notre avenir social et sociétal, mais également ecclésial.

Plus que jamais, l'intelligence et la volonté, le discernement et une « probité de fer » de la part de chacun sont requis pour tenter de donner le meilleur, et de revigorer de l'intérieur institutions et projets politiques. Mais, écrit Thierry Humbrecht « aux chrétiens qui voudraient entrer en politique ou du moins dans des métiers de décideurs : avant tout soyez chrétiens, le reste suivra ».

Une chrétienté de conviction est donc devant nous, seule à même « de conjuguer les trois fondamentaux suivants : une *fondation*, le retour aux liens religieux, sociaux et humains d'une civilisation, liens toujours capables d'insuffler la vie ; une *confrontation*, la nécessité de devenir partenaires de la culture, d'argumenter et de débattre ; une *évangélisation*, dynamisme de proposition explicite du message et de la personne du Christ, de la mission à la conversion » (p. 190).

À l'indépendance croissante que les États européens veulent par rapport au christianisme correspond une liberté toujours plus grande des Églises par rapport aux États. Loin de tout passéisme, Thierry Humbrecht montre que la chance nouvelle des chrétiens est de pouvoir s'affirmer en tant que tels, dans un engagement d'autant plus porteur d'espérance qu'il sera plus désintéressé.

JEAN BOREL